

A la première alarme, Arabi et son premier lieutenant montent à cheval, fuient à toute bride vers la prochaine station de chemin de fer et sautent dans un train qui, dit-on, les attendait. Arrivés au Caire, il proposent de brûler la ville. Joli moyen de la défendre.

Les troupes abandonnées à Tel-el-Kebir ne résistent guère. A bien dire, ce n'est pas une bataille à coups de canon, mais une bataille à coups de livres sterlings. Un de nos jeunes concitoyens, qui revient d'Orient, nous apprend que tout le monde en Égypte, sauf les Anglais, donnent à cette bataille le nom de *Tell-el-Bakchick*, par allusion à l'achat de la défection des troupes d'Arabi et d'Arabi lui-même. Quelle gloire pour l'armée anglaise!

La rébellion est vaincue, l'Égypte aussi, Arabi est récompensé. Tandis qu'on fusille ses lieutenants, on l'envoie, avec une grosse pension, dans l'île de Ceylan, le plus beau pays du monde. Le colonel Chaillé-Long l'a vu en passant à Colombo. L'Angleterre lui laisse toute sa liberté. S'il voulait se sauver, retourner en Égypte pour y jeter le trouble, ce n'est pas elle qui l'en empêcherait. Ce serait une occasion pour continuer l'occupation. Mais Arabi-Pacha manque de bravoure et d'audace. Et puis, se trouvant bien à Colombo, il y reste. Même sans lui, le léopard britannique est couché sur la terre des Pharaons; il la déchire de ses longues griffes et de ses longues dents, il lui suce le sang et la moelle.

L'Égypte agonisante a pour l'Anglais une haine impuissante; elle tourne ses regards vers la France, qu'elle a